

Dialogue entre l'anthropologue et le missionnaire

Éric Schwimmer

Volume 21, numéro 1, 1997

Confluences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015458ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015458ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schwimmer, É. (1997). Dialogue entre l'anthropologue et le missionnaire. *Anthropologie et Sociétés*, 21(1), 25–27. <https://doi.org/10.7202/015458ar>

DIALOGUE ENTRE L'ANTHROPOLOGUE ET LE MISSIONNAIRE

Éric Schwimmer



Je suis content qu'Éric Gagnon distingue entre plusieurs systèmes locaux du don. Cependant, la dualité don/marché, importante au Québec, est beaucoup moins claire en Mélanésie. L'objet de mon article (Schwimmer 1995) — et aussi du livre récent de Godelier (1996) — était précisément de signaler que les contradictions que nous présentons intuitivement comme universelles ne le sont souvent pas. Je m'intéresse pourtant en principe aux propositions universelles pourvu qu'on réserve aux idéologies locales tout le champ qui leur revient.

J'étais frappé par la remarque de Gagnon selon laquelle le « désintéressement, on ne le vérifie pas, la chrétienté le postule ». C'est vrai, mais s'il n'y a pas de faits sociaux à vérifier, les sciences sociales classifient le désintéressement dans la catégorie de l'imaginaire. Je regarde l'imaginaire comme un aspect capital des sciences sociales, qui se produit en grande partie sur le plan local. En disant que Godbout s'occupe essentiellement du plan local, ce n'était donc pas un reproche ; on ne peut normalement pas aborder l'imaginaire d'un point de vue différent. Si quelqu'un veut que le monde entier partage le même imaginaire, il faut que cette personne s'occupe systématiquement de le diffuser. C'est effectivement ce que les missionnaires du monde chrétien ont su faire, dès le début de la période coloniale. Les missions sont donc aussi les grandes spécialistes de la diversité interculturelle, dont le rôle principal a été de transformer l'imaginaire du Tiers-Monde.

Il faudrait peut-être aborder cette discussion d'un point de vue pratique. L'un des problèmes des penseurs chrétiens au Québec a été (et est toujours) de savoir comment propager la foi dans les pays lointains. Quand on présente au Québec un travail sur l'ontologie mélanésienne, comme je l'ai tenté dans mon article sur le don en Mélanésie, cela ouvre surtout le dialogue avec la pensée religieuse d'ici. Je suis donc heureux que Gagnon ait présenté sérieusement son point de vue.

Dans cette perspective, il est essentiel de faire le point sur certaines données élémentaires. On ne devrait pas soutenir l'idée que « ce n'est pas dans l'éthique chrétienne que le Mélanésien trouve sa vertu et assure sa réputation ». La Mélanésie est presque entièrement christianisée. Je ne connais pas de missionnaire qui prétende qu'avant de devenir de « vrais » chrétiens, les Mélanésiens sont tenus d'abandonner leurs idées particulières sur le don. Par contre, je connais beaucoup d'histoires de la période révolue où les missionnaires ont bien prêché contre les grandes fêtes pour d'autres raisons, comme le gaspillage, l'idolâtrie.

Sans doute la pensée des missionnaires d'aujourd'hui est-elle influencée profondément par la décolonisation. Celle-ci a bousculé beaucoup de vieilles habitudes. Beaucoup de missionnaires, ici et ailleurs, ont commencé à réviser les méthodes de leur travail évangélique. Le sens profond de ce virage est de reconnaître que les Mélanésiens, les Africains et les autres chez lesquels œuvrent les missionnaires sont préoccupés désormais par des questions d'identité nationale : ils veulent définir les valeurs — et donc aussi les ontologies — de leurs nouvelles nations indépendantes. En Océanie, la très grande majorité des gens s'identifient comme chrétiens, mais aussi comme membres de telle ou telle culture nationale.

Cette dualité préoccupe beaucoup les missionnaires sur place. Ils s'intéressent donc de plus en plus aux analyses ontologiques faites sur le terrain par des anthropologues qui ont accentué certaines ressemblances de fond entre les idéologies chrétienne et mélanésienne. Il est en effet plus facile de prêcher le désintéressement aux Mélanésiens une fois qu'on a appris que ceux-ci possèdent déjà certaines représentations pertinentes — différentes mais analogues du point de vue de la générosité.

L'analyse du don que j'ai faite dans mon article est assez proche de celle de Maurice Godelier (*L'énigme du don*) et Gagnon ne semble pas avoir d'objections particulières à ma présentation des données mélanésiennes. Il admet que le modèle de Godbout n'est que *postulé* par la chrétienté et qu'on ne le retrouve pas en Mélanésie. De toute évidence, les postulats de la chrétienté ont une portée « universelle », mais la question pratique est de savoir si, sous leur forme actuelle, les idées de Godbout seront utiles à la présentation de la chrétienté en Mélanésie.

Historiquement, la politique des missions océaniques a été, durant un siècle ou plus, de supprimer vigoureusement les systèmes traditionnels du don. Cette politique a été efficace jusqu'aux années 1970 quand la politique nationaliste a forcé les Blancs partout en Océanie à changer leurs règles du jeu. Gagnon ne semble pas tout à fait conscient des implications politiques de sa démarche. Comme je l'ai expliqué, loin d'être mourantes, les pratiques océaniques auxquelles je fais allusion sont en pleine efflorescence, très souvent dans le contexte d'une opposition consciente, farouche à l'impérialisme occidental. Comment expliquerait-on aux Mélanésiens les idées de Godbout ? Si Gagnon pense que cette question n'est pas importante, je ne suis pas d'accord.

À mon avis, le rôle de l'anthropologue doit être d'expliquer aussi clairement que possible les ontologies mélanésiennes et autres, dans le but de donner aux interlocuteurs étrangers les outils dont ils ont besoin dans la situation actuelle. Par ailleurs, les habitants éduqués de la région ont appris notre métier et pris la relève. Il faut que les Blancs comprennent les différences, mais surtout les ressemblances entre les Mélanésiens et nous-mêmes, plutôt que de proposer des postulats universels contestables.

Car ceux qui connaissent l'Océanie ne diraient jamais que, dans les faits, les Blancs sont plus généreux, plus prêts aux dons « libres » que les Océaniens. La générosité est la plus grande des vertus pour eux et je connais très peu de missionnaires qui nieraient leur générosité pratique. Une fois que le visiteur blanc

d'aujourd'hui comprend bien comment une certaine société (comme les Orokaiva) construit la générosité, il s'abstient normalement de vaines disputes à ce sujet et se limite aux travaux spirituels immenses qu'on peut faire sans miner les assises de l'identité particulière des Océaniens.

Comment distingue-t-on entre « la charité véritable et le geste calculé » ? On y parvient, dit Gagnon, par « un mode d'introspection et de compréhension de la complexité du moi, propre au monde chrétien ». L'argument pratique soulevé par l'auteur semble présupposer que les dons faits par le marchand à sa propre famille sont « essentiellement » différents des dons faits à la communauté. La communauté n'est cependant pas une abstraction totale ; elle se manifeste dans les visages des personnages précis dont dépend le statut social du donneur ; il n'est pas sûr *a priori* que ces visages ne comptent que les visages de la famille conjugale. Le fait que Gagnon voie dans ces deux types de destinataires une différence essentielle est un fait social capital pour l'étude des milieux, mais cette « introspection » est-elle forcément valable pour le Québec tout entier, sans même parler de la Mélanésie ?

Mes visites en Océanie ont certes remis en question ma propre « introspection », mais cela a fonctionné dans les deux sens : j'ai reconnu les différences entre les gens d'ici et de là-bas, mais les ressemblances aussi. Avant de faire mes terrains, je pensais que les dons au sein de ma parenté et de mon cercle d'amis privés étaient tout à fait désintéressés, mais quand je revis mon monde habituel après avoir étudié les Maoris, les Orokaiva, je compris plus clairement que les dons reçus (chez nous, comme chez eux) étaient moins gratuits que je ne l'avais pensé. Sauf que, chez nous, les calculs sont moins conscients. Car l'Océanie, moins développée technologiquement, est peut-être plus subtilement développée que nous quant à ses connaissances de certains aspects de la sociabilité. Ce qui m'a finalement le plus marqué, comme individu, ce fut de reconnaître des ressemblances de fond entre eux et nous dont j'étais inconscient au début. Quand je vis les fêtes populaires du Québec, cela me rappela Rabelais et, à travers Rabelais, l'Océanie aussi. Voilà l'expérience que je souhaite partager avec Messieurs Godbout et Gagnon.

Éric Schwimmer
5980, rue Durocher
Outremont
Québec H2V 3Y4

Références

- GODELIER M., 1996, *L'énigme du don*. Paris. Fayard.
- SCHWIMMER É., 1995, « Le don en Mélanésie et chez nous. Les contradictions irréductibles », *Anthropologie et Sociétés*, 19, 1-2 : 71-96.